

12. DE LA CRAINTE DU CHATIMENT A VENIR ET DE LA NÉCESSITÉ POUR QUI VEUT ÊTRE SAUVÉ DE NE JAMAIS PERDRE LE SOUCI DE SON PROPRE SALUT

124. Tandis que je souffrais de douleurs aux pieds qui me rendaient malade, des frères, venus me voir, m'ont questionné sur la cause de mon mal; c'était, je pense, dans un double but : d'abord me reconforter et me distraire un peu de ma souffrance, ensuite me donner l'occasion de leur dire quelques paroles d'édification. Mais comme la douleur ne me permettait pas alors de vous répondre à mon gré, il faut que vous m'entendiez maintenant là-dessus. N'est-il pas agréable de parler de l'affliction, quand elle a disparu ? En mer aussi, tant que sévit la tempête, tous sur le navire sont dans l'angoisse; mais, la tempête apaisée, c'est avec joie qu'ils s'entretiennent ensemble de ce qui s'est passé.

Il est bon, frères, je vous le dis sans cesse, de rapporter tout à Dieu et de dire que rien ne se fait en dehors de lui. Dieu sait parfaitement que telle chose est bonne et utile, et c'est pour cela qu'il la produit, même si elle a aussi une autre cause. Je pourrais dire, par exemple, que j'avais mangé avec des hôtes, que je m'étais forcé un peu pour les contenter, que mon estomac s'en était alourdi et qu'il s'était produit une fluxion dans mon pied, qui avait provoqué du rhumatisme, et je pourrais trouver encore d'autres raisons : elles ne manquent pas à qui en veut. Mais voici ce qu'il est plus exact et plus profitable de dire : cela est arrivé, parce que Dieu savait que c'était utile à mon âme. Car il n'y a rien de ce que fait Dieu qui ne soit bon. Tout ce qu'il fait est bon et très bon. Il ne faut donc pas s'inquiéter de ce qui arrive, mais, comme je l'ai dit, tout rapporter à la Providence de Dieu, et rester en repos.

125. Certains sont accablés des afflictions qui leur surviennent, au point de renoncer à la vie même et de trouver agréable de mourir pour en être délivrés. C'est faire preuve de lâcheté et de beaucoup d'ignorance, car ils ne savent pas le destin redoutable qui attend l'âme après sa sortie du corps. Frères, c'est par une grande faveur de la bonté divine que nous sommes en ce monde. Mais nous, dans notre ignorance des choses de l'au-delà, nous trouvons accablantes celles d'ici-bas. Il n'en est pas ainsi pourtant. Ne savez-vous pas ce que rapporte le Géronticon ? ¹ «Mon âme désire la mort !» disait un frère très éprouvé à un vieillard. – «C'est, répondit celui-ci, qu'elle fuit l'épreuve et ignore que la souffrance à venir est bien plus terrible.» Un autre frère demanda à un vieillard : «D'où vient que j'éprouve de l'ennui, lorsque je garde la – «C'est, répondit le vieillard, que tu n'as pas encore contemplé le bonheur espéré, ni le châtement futur. Si tu les considérais attentivement, quand bien même ta cellule serait pleine de vers et que tu y serais plongé jusqu'au cou, tu y resterais sans dégoût.» ² Mais nous, c'est en dormant que nous voudrions être sauvés, et voilà pourquoi nous perdons courage dans les épreuves, alors que nous devrions plutôt remercier Dieu et nous estimer heureux d'avoir à souffrir un tout petit peu ici-bas, pour trouver quelque repos dans l'au-delà.

126. Évagre comparait l'homme rempli de passions et qui supplie Dieu de hâter sa mort, au malade qui demanderait à un ouvrier de briser au plus vite son lit de douleur. ³ Grâce à son corps en effet, l'âme est distraite et soulagée de ses passions :

¹ Cet apophtegme ne se trouve pas dans les recueils édités, mais le P. J. C. Guy, nous a signalé sa présence dans le Manuscrit de la B. N. Paris. graec. 1598, f. 145v.

² Apopht. Nau 196 : ROC 1908, p. 277. cr. PE III, 13, p. 40 ; PL 73, 900 C.

³ ÉVAGRE, Cent. IV, 76 : PO 28, 168. Cf. PG 65, 908.

⁴ elle mange, boit, dort, elle s'entretient et se divertit avec ses amis. Mais quand elle est sortie du corps, la voilà seule avec ses passions, qui deviennent son perpétuel châtement. Elle en est tout occupée, consumée par leur importunité, brisée en pièces, à tel point qu'elle n'est même plus capable de se souvenir de Dieu. Or, c'est le souvenir de Dieu qui console l'âme, selon la parole du Psaume : «Je me suis souvenu de Dieu, et j'ai été rempli de joie» (Ps 76,4). Mais les passions ne lui permettent même plus ce souvenir.

Désirez-vous un exemple pour comprendre ce que je veux dire ? Que l'un de vous vienne et que je l'enferme dans une cellule obscure, qu'il y passe seulement trois jours sans manger, sans boire, sans dormir, sans voir personne, sans psalmodier, sans prier, sans jamais se souvenir de Dieu, et il verra ce que lui feront les passions. Et cela, alors qu'il est encore ici-bas ! Combien plus aura-t-il à souffrir, quand l'âme une fois sortie du corps sera livrée et abandonnée seule à ses passions !

127. Que souffrira-t-elle donc de leur part, la malheureuse ? Vous pouvez d'une certaine manière vous représenter ce tourment d'après les souffrances d'ici-bas. Lorsque quelqu'un a de la fièvre, qu'est-ce donc qui le brûle ? Quel feu, quel combustible produisent cette chaleur brûlante ? Et si quelqu'un se trouve avoir un corps mélancolique, mal équilibré, n'est-ce pas ce déséquilibre qui le brûle, le trouble sans cesse et tourmente sa vie ? De même l'âme passionnée : elle ne cesse d'être torturée, la malheureuse, par sa propre habitude vicieuse, elle a constamment l'amer souvenir et la pénible compagnie des passions qui la brûlent toujours et la consomment. Mais, en outre, qui pourra, frères, décrire ces lieux effroyables, ces corps tortionnaires des âmes auxquelles ils sont associés dans une telle souffrance, sans jamais périr, ce feu indicible, les ténèbres, les puissances inexorables dans leur vengeance, et les mille autres supplices dont parlent çà et là les divines Écritures, tous appropriés aux actions et pensées mauvaises des âmes ? De même que les saints gagnent des lieux de lumière et jouissent parmi les anges d'un bonheur proportionné au bien qu'ils ont fait, de même les pécheurs sont reçus dans des lieux obscurs et ténébreux, pleins d'horreur et d'effroi, selon les paroles des saints. Qu'y a-t-il en effet de plus terrible et de plus lamentable que ces lieux où sont envoyés les démons ? Quoi de plus amer que le châtement auquel ils sont condamnés ? Et cependant les pécheurs sont châtiés avec les démons eux-mêmes, comme il est dit : «Allez-vous-en loin de moi, maudits, au feu éternel préparé pour le diable et ses anges» (Mt 25,41).

128. Mais le plus effrayant, c'est ce que dit saint Jean Chrysostome : «Même s'il n'y avait pas de fleuve de feu à couler, ni d'anges à exciter la terreur, mais le seul fait que, parmi les hommes, les uns soient appelés à la gloire et au triomphe, les autres bannis honteusement et empêchés ainsi de voir la gloire de Dieu, la peine de cette humiliation et de ce déshonneur, la douleur d'être exclus de si grands biens, ne seraient-elles pas plus amères que toute géhenne ?» ⁵ Car alors le reproche même de la conscience et le souvenir des actions passées, comme nous l'avons dit précédemment, sont pires que des milliers d'indicibles tourments.

Selon les pères, en effet, les âmes se souviennent de toutes les choses d'ici-bas : paroles, actions, pensées; elles n'en peuvent alors rien oublier. Ce que dit le Psaume : «En ce jour-là s'évanouiront toutes leurs pensées» (Ps 145,4), concerne les pensées de ce monde, celles par exemple qui ont pour objet les constructions, les propriétés, les parents, les enfants, et tout commerce. Cela s'évanouit, quand l'âme sort du corps; elle n'en garde aucun souvenir et ne s'en soucie plus. Mais ce qu'elle a fait par vertu ou par passion, demeure dans sa mémoire, et rien n'en est perdu. Si l'on a rendu service à quelqu'un ou si l'on a soi-même été aidé, on se souviendra perpétuellement de celui qu'on a obligé ou de celui par qui on a été aidé. De même l'âme gardera toujours le souvenir de celui qui lui a fait du mal et de celui à qui elle en

⁴ Cf. ÉVAGRE, Cent. IV, 82 : PO 28, 172.

⁵ S. JEAN CHRYSOSTOME, Ad Theodorum lap.um : PG 47, 294.

a fait. Je le répète, rien de ce qu'elle a fait en ce monde ne périt; de tout, l'âme se souviendra après avoir quitté le corps : elle en a même une connaissance encore plus pénétrante et plus lucide, étant affranchie de ce corps terrestre.

129. Nous parlions, un jour, de cela avec un grand vieillard et il disait : «L'âme sortie du corps se souvient de la passion qu'elle a mise en œuvre, elle se souvient aussi du péché et de la personne avec qui elle l'a commis. – Mais, lui fis-je remarquer, peut-être n'en est-il pas ainsi ? L'âme doit garder l'habitude provenant de l'accomplissement du péché, et c'est de cette habitude qu'elle se souviendrait.» Nous demeurâmes longtemps à discuter sur ce point, voulant l'éclaircir. Mais le vieillard ne se laissait pas persuader et disait que l'âme se souvenait de la forme du péché, du lieu où il fut commis, et de la personne même de son complice. En ce cas, notre sort final serait encore plus malheureux, si nous ne prenions pas garde à nous-mêmes. C'est pourquoi je ne cesse de vous exhorter à cultiver avec soin les bonnes pensées, pour les retrouver dans l'au-delà. Car ce que nous avons ici-bas, s'en ira avec nous et nous le garderons là-haut. Ayons le souci d'échapper à un tel malheur, frères, mettons-y notre zèle, et Dieu nous fera miséricorde. Car il est, comme dit le psaume, «l'espoir de tous ceux qui sont aux extrémités de la terre et de ceux qui sont sur la mer lointaine» (Ps 64,6). Ceux qui sont aux extrémités de la terre, sont les hommes complètement enfoncés dans le péché; ceux qui sont sur la mer lointaine, sont ceux qui vivent dans la plus profonde ignorance. Et pourtant le Christ est leur espoir.

130. Il n'est besoin que d'un peu de peine. Peignons pour obtenir miséricorde. Plus on néglige un champ laissé en friches, plus il se couvre d'épines et de chardons; et quand on vient à le nettoyer, plus il est rempli d'épines, plus le sang coulera des mains de celui qui veut arracher ces mauvaises herbes que sa négligence a laissé pousser. Car il est impossible de ne pas récolter ce qu'on a semé. Quiconque désire nettoyer son champ, doit d'abord déraciner soigneusement toutes les mauvaises herbes. S'il n'arrachait pas bien leurs racines et coupait seulement les tiges, elles repousseraient encore. Il doit donc, dis-je, arracher même les racines; puis, dans le champ ainsi débarrassé des mauvaises herbes et des épines, il retournera soigneusement la terre, écrasera les mottes, tracera des sillons, et lorsqu'il aura remis son champ en bon état, il devra enfin y jeter une bonne semence. Car si après tout ce beau travail, il laisse le terrain inoccupé, les mauvaises herbes reviendront, et, trouvant le sol frais et bien préparé, y jetteront de profondes racines et deviendront encore plus fortes et plus nombreuses.

131. Ainsi en est-il de l'âme. On doit d'abord retrancher tout penchant invétéré et les mauvaises habitudes, car rien n'est pire qu'une mauvaise habitude. «Ce n'est pas une petite affaire, dit saint Basile, de s'en rendre maître, car une habitude consolidée par une longue pratique, devient d'ordinaire forte comme la naturel.»⁶ Il faut donc lutter, je le répète, contre les mauvaises habitudes et contre les passions, mais aussi contre leurs causes, qui en sont les racines. Car si les racines ne sont pas arrachées, nécessairement les épines repousseront. Certaines passions ne peuvent plus rien, si on supprime leurs causes. L'envie, par exemple, n'est rien par elle-même, mais elle a plusieurs causes, dont l'une est l'amour de la gloire. C'est parce qu'on désire l'honneur, qu'on porte envie à celui qui est honoré ou estimé davantage. De même la colère a d'autres causes, spécialement l'amour du plaisir. Évagre s'en souvenait, quand il rapportait cette parole d'un saint ; «Si je retranche les plaisirs, c'est afin d'enlever tout prétexte à la colère!. Il Tous les Pères d'ailleurs enseignent que chaque passion vient soit de l'amour de la gloire, soit de l'amour de l'argent, soit de l'amour du plaisir, comme je vous l'ai dit en d'autres circonstances'.

132. Il faut donc retrancher non seulement les passions, mais leurs causes, et réformer sa conduite par la pénitence et les larmes. Alors, on commencera à répandre la bonne semence, c'est-à-dire les bonnes œuvres. (Rappelez-vous) ce que nous

⁶ S. BASILE, Reg. (us. tr. 6 : PG 31, 926 B. Cf. S. NIL, Ep. II, 239 (PG 79, 321 Cl.

avons dit du champ : si, après l'avoir nettoyé et remis en état, on n'y jette point une bonne semence, les herbes reviennent et, trouvant une bonne terre fraîchement travaillée, y prennent plus fortement racine. Il en est de même pour l'homme. Si, après avoir réformé sa conduite et fait pénitence pour ses œuvres passées, il ne se soucie pas de faire de bonnes actions et d'acquérir les vertus, il lui arrive ce que dit le Seigneur dans l'Évangile : «Lorsque l'esprit immonde est sorti d'un homme, il erre par des lieux arides en quête de repos. N'en trouvant pas, il se dit : «Je vais retourner dans ma maison, d'où je suis sorti.» A son arrivée, il la trouve inoccupée, c'est-à-dire sans aucune vertu, balayée et bien en ordre. Alors, il s'en va prendre sept esprits plus méchants que lui, ils reviennent et s'y installent. Et l'état final de cet homme devient pire que le premier» (Lc 11,24-27).

133. Il est en effet impossible à l'âme de demeurer dans le même état : ou elle devient meilleure, ou elle devient pire. C'est pourquoi quiconque veut être sauvé doit non seulement ne pas faire le mal, mais encore faire le bien, comme dit le psaume : «Détourne-toi du mal, et fais le bien» (Ps 36,27). Il ne dit pas seulement : «Détourne-toi du mal», mais encore «Fais le bien». Quelqu'un, par exemple, était-il habitué à commettre des injustices ? Qu'il n'en commette plus, mais qu'il exerce aussi la justice ! Était-il débauché ? Qu'il mette fin à ses débauches, mais qu'il pratique aussi la tempérance ! Était-il coléreux ? Qu'il ne s'irrite plus, mais qu'il acquière encore la douceur ! Était-il orgueilleux ? Qu'il cesse de s'élever, mais que de plus il s'humilie. Tel est le sens de la parole : «Détourne-toi du mal et fais le bien.» Car chaque passion a sa vertu contraire. Pour l'orgueil, c'est l'humilité; pour l'amour de l'argent, l'aumône; pour la luxure, la tempérance; pour le découragement, la patience; pour la colère, la douceur; pour la haine, la charité. Bref, chaque passion, disons-nous, a sa vertu contraire.

134. Je vous ai dit souvent ces choses. Nous avons banni les vertus et introduit à leur place les passions. Nous devons de même faire effort non seulement pour chasser les passions, mais encore pour réintroduire les vertus et les rétablir en leur lieu propre. Car naturellement nous possédons les vertus, qui nous ont été données par Dieu. En créant l'homme, Dieu les a mises en lui, selon la parole : «Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance" (Gen 1,26). «A notre image», parce que Dieu a créé l'âme immortelle et libre; «à notre ressemblance», c'est-à-dire selon la vertu. Il est écrit en effet : «Soyez miséricordieux, comme votre Père céleste est miséricordieux» (Lc 6,36). «Soyez saints, parce que je suis saint" (Lév 11,44). Et l'Apôtre dit : «Soyez bons les uns pour les autres" (Éph 4,32). Le psalmiste dit aussi : «Le Seigneur est bon pour ceux qui l'attendent" (Lam 3,25), et bien d'autres choses semblables. Voilà ce qu'est la ressemblance. Dieu nous a donc donné les vertus avec la nature. Mais les passions, elles, ne nous sont pas naturelles : elles n'ont ni être, ni substance, et ressemblent aux ténèbres qui ne subsistent pas par elles-mêmes, mais sont comme une passion de l'atmosphère, selon saint Basile,⁷ n'existant que par la privation de lumière. C'est en s'éloignant des vertus par l'amour du plaisir que l'âme a provoqué la naissance des passions, puis les a affermiées en elle.

135. Donc, après tout ce beau travail, comme je l'ai dit du champ, nous devons semer aussitôt la bonne semence, pour qu'elle produise le bon fruit. Mais d'autre part le cultivateur qui ensemence son champ, doit, tout en jetant la semence, la cacher et l'enfouir dans la terre, sinon les oiseaux viendront la prendre et elle sera perdue.⁸ Après l'avoir cachée, il attendra de la miséricorde de Dieu, la pluie et l'accroissement de la graine. Car il peut bien se donner mille peines à nettoyer, à travailler la terre, et à semer, si Dieu ne fait pleuvoir sur sa semence, tout son labeur est vain. C'est ainsi que nous devons agir. Si nous faisons quelque bien, cachons-le par l'humilité et jetons

⁷ S. BASILE, Hom. 2 in Hexam. (PG 29, 40 C). Cf. In Is. 173 (PG 30, 408 D).

⁸ Cf. ÉVAGRE, Lettre 41

en Dieu notre faiblesse, le suppliant de regarder nos efforts, puisque autrement ils seraient inutiles.

136. Il arrive aussi qu'après avoir arrosé et fait germer la semence, la pluie ne revient pas en temps voulu; le germe alors se dessèche et meurt. Car la graine germée, comme la semence, a besoin de la pluie, de temps en temps, pour grandir. Aussi ne peut-on être sans inquiétude. Il arrive même parfois qu'après l'accroissement de la graine et la formation de l'épi, les sauterelles, la grêle ou quelque autre fléau viennent détruire la récolte. Il en est de même pour l'âme. Quand elle a travaillé à se purifier de toutes les passions et s'est appliquée à toutes les vertus, elle doit toujours compter sur la miséricorde et la protection de Dieu, de peur d'en être abandonnée et de périr. Nous avons dit que la semence, même après avoir germé, grandi et porté son fruit, se dessèche et périt, si la pluie ne revient pas de temps en temps. Ainsi en est-il de l'homme. Si, après tout ce qu'il a fait, Dieu lui enlève un peu de sa protection et l'abandonne, le voilà perdu. Or, cet abandon se produit, quand l'homme agit contre son état : par exemple, s'il est pieux et qu'il se laisse aller à la négligence, ou s'il est humble et qu'il vienne à s'enorgueillir. Dieu n'abandonne pas autant le négligent dans sa négligence et l'orgueilleux dans son orgueil que ceux qui tombent dans la négligence ou l'orgueil, alors qu'ils étaient pieux ou humbles. C'est cela pécher contre son état, et de là vient l'abandon. ⁹ Voilà pourquoi saint Basile juge différemment la faute de celui qui est pieux et la faute du négligent. ¹⁰

137. Après s'être gardé de ces dangers, on doit encore veiller, si on fait un peu de bien, à ne pas l'accomplir par vaine gloire, par désir de plaire aux hommes ou pour quelque autre motif humain, afin de ne pas perdre complètement ce peu de bien, comme nous le disions à propos des sauterelles, de la grêle ou des autres fléaux. Le cultivateur ne peut même pas être sans inquiétude, quand la récolte sur pied n'a souffert d'aucun dommage et a été préservée jusqu'au temps de la moisson. Car il peut arriver, après qu'il a moissonné son champ en y mettant toute sa peine, qu'un méchant vienne par haine mettre le feu à sa récolte et la détruit complètement, réduisant ainsi à néant toute sa peine. Il ne peut donc être tranquille, avant de voir le grain bien nettoyé et mis au grenier. L'homme pareillement ne doit pas être sans inquiétude, même s'il a pu échapper à tous les dangers que nous avons énumérés. Il arrive en effet qu'après tout cela, le diable trouve à l'égarer, soit par des prétentions de justice, soit par l'orgueil, soit en lui inspirant des pensées d'infidélité ou d'hérésie, et non seulement il réduit à rien toutes ses peines, mais il le sépare de Dieu. Ce qu'il n'a pu lui faire par l'action, il le lui fait par une seule pensée. Car une seule pensée peut séparer de Dieu, si elle est accueillie et approuvée. Celui qui veut vraiment être sauvé, ne doit donc jamais être sans inquiétude jusqu'à son dernier souffle. Il faut se donner beaucoup de mal et de souci, et demander sans cesse à Dieu qu'il nous protège et nous sauve par sa bonté, pour la gloire de son saint nom. Amen.

⁹ Cf. DS, t. 4, 344-357, art. Egkateipsis (La déréliction chez les Orientaux), par Dom J. LEROY, spécialement pour Dorothée, à la col. 347.

¹⁰ S. BASILE, In Ps. VII, 5 (PG 29,240); In princ. Provo 9 (PG 31, 404 BC).